LOUIS-PHILIPPE D'ORLÉANS, PERE DE LA PATRIE.

Case FRC 5169

Aurea nascitur, Ætas.

A PARIS,

1790.

M & W 9204

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

LOUIS-PHILIPPE D'ORLÉANS, PERE DE LA PATRIE.

TROP long-temps la calomnie a verſé ſon poiſon ſur un prince, à qui la nation françoiſe a les plus grandes obligations; trop long-temps l'illuſtre, le premier bienfaiteur de la patrie, a été outragé, injurié dans des libelles, conçus, écrits, non par la main des hommes, des hommes vrais & raiſonnables, mais par la main des diables, perſécuteurs de notre bonheur & de notre liberté.

François, mes chers compatriotes, mes amis, liſez ce qu'une plume, qui ne fut jamais vénale, qui ne fut jamais livrée à l'impoſture, à l'iniquité, va vous tracer.

L'heureuſe révolution, qui a écraſé le deſpotiſme, qui a dépouillé le clergé de ſes uſurpations, qui a détrôné les légiſlateurs criminels, qui trompoient & pilloient la Nation, cette heureuſe, cette immortelle révolution, eſt l'ouvrage d'un grand homme, d'un grand prince, digne de notre vénération, & de notre reconnoiſſance éternelle.

Parlez, vous odieux, vous infâmes calomniateurs, vous raiſonneurs ingrats, vous n'avez ceſſé de déchirer, de calomnier votre bienfaiteur, le régénérateur de l'Empire, le duc *d'Orléans*. A-t-il ceſſé de répandre ſes bienfaits ſur le peuple ? Ce prince n'a-t-il pas été le premier à prononcer qu'il n'étoit que citoyen ? N'a-t-il pas abjuré ſes titres, ſes grandeurs ? N'a-t-il pas renoncé, à ſes droits ſeigneuriaux ? N'a-t-il pas rejetté ſes prérogatives ? N'a-t-il pas verſé, dans le ſein des pauvres, des millions ? Son palais n'a-t-il pas été, n'eſt-il pas encore le refuge de tous ceux qui ont arboré l'étendard de la liberté ? Les gardes-françoiſes, pourſuivis pour n'avoir pas voulu poignarder les citoyens, n'ont-ils pas trouvé au palais-royal un aſyle contre leurs officiers perſécuteurs ? N'eſt-ce pas dans l'enceinte de ce magnifique château, que les opinions des fidèles patriotes ſe ſont librement fait entendre ? Ce jardin délicieux, ces cafés privilégiés, n'ont-ils pas été les échos des accens des fiers républicains ? Enfin n'eſt-ce pas au ſein du palais-royal, que ſe ſont forgés les armes de la liberté ? N'eſt-ce pas de ce lieu que ſont partis les guerriers qui ont foudroyé & pris la Baſtille, qui ont maſſacré les tirans qui nous déſoloient ?

Je ne crains point d'être ſuſpecté d'ariſtocratie,

mon ame & mon bras ſon à ma patrie; je ſoutiendrai la nouvelle révolution juſqu'à la derniere goutte de mon ſang; je défendrai mes concitoyens, mes frères juſqu'à la mort, & je combattrai pour la conſervation de notre liberté, tant que mon ſang ruiſſelera dans mes veines.

Mais, je ſuis juſte, & je veux, ô! grand prince, généreux duc d'Orléans, te venger des outrages, des calomnies, que tes ennemis ne ceſſent de vomir contre toi. Ah! ſi jamais ſéduit, égaré par leurs odieuſes déclamations, par leurs aſſertions envenimées, mon cœur a pu douter un moment de ta franchiſe & de ta popularité, s'il a pu ſuſpecté la pureté de tes intentions, je me fais aujourd'hui un devoir ſacré, un honneur ſignalé, d'avouer mon erreur & ma foibleſſe, devant le tribunal de la nation, & ſur l'autel de ma patrie que j'adore.

Quand le duc d'Orléans ſeul n'a pas voulu entrer dans le complot des princes, qui, pour perpétuer leur tyrannique domination, avoient, de concert, fait rédiger ce fatal & célebre Mémoire au Roi; Mémoire qui auroit éterniſé nos calamités & nos peines; quand ce prince immortel réſiſta ſeul à toutes les ſéductions, à tous les conſeils des ariſtocrates, & aux promeſſes des Miniſtres; quand il prit ouvertement le parti du peuple en plein Parlement, aux yeux du

Monarque qu'il osa interpeller ; étoit-ce pour son intérêt personnel ? Ne pouvoit-il pas se ranger du côté de cette femme perfide qui avoit désolé tous les François pour assouvir la fureur de ses goûts, de ses passions, de son ambition & de sa vanité ? Etoit-ce pour lui-même ou pour le peuple, qu'il fit tant de sacrifices que les autres princes, & tous ceux qui veulent être grands, n'ont jamais voulu faire ?

Parlez, impérieux ministres, vils gagistes de la Cour, bas flatteurs, ignobles publicains, valets décorés, prélats dorés, si la Nation ne vous eût pas arraché vos rapines, vos usurpations, eussiez-vous jamais consenti à la restitution de vos criminelles rapacités ? Eh bien, le duc d'Orléans, le premier de nos princes, & le plus riche par son alliance, n'a jamais rien usurpé, rien convoité, rien sollicité. Ce prince, loin de tenir à la chimere des pompes humaines, au faste des grandeurs, à l'amour des richesses ; ce prince n'a plus voulu être qu'un homme, qu'un citoyen, que le premier défenseur des opprimés, que le pere des pauvres. Il a foulé ses grandeurs, ses titres ; il a versé, prodigué son or dans tous les temps, & particulierement dans cet hiver désastreux qui auroit enséveli les trois quarts de la capitale, si le duc d'Orléans n'avoit ou-

vert ſon palais à tous les infortunés, s'il ne les eût réchauffés, s'il ne leur eût fait diſtribuer les alimens les plus ſubſtantiels, & des charités ſans bornes.

Parlez, vous artiſans, vous, ouvriers, qu'il n'a jamais ceſſé de combler de ſes bienfaits, quand la cruelle intempérie des ſaiſons a forcé vos bras à une oiſiveté déſeſpérante, n'avez-vous pas reſſenti les généroſités du duc d'Orléans? Vous êtes-vous apperçu de la misère qui auroit été la ſuite inévitable de votre inactivité; misère à laquelle vous auriez ſuccombé, ſi vous euſſiez employé vos bras au ſervice de tout autre prince?

Je ſais que la calomnie, qui ne connoît point de frein dans l'effuſion de ſa bile, a répandu que le duc d'Orléans a voulu ſe frayer la route du trône. Quelle abſurdité! quel pitoyable raiſonnement! Ce grand prince, l'idole des Pariſiens, qui régnoit dans tous les cœurs, que toute la France deſiroit, appelloit pour maître & pour roi; le duc d'Orléans n'avoit qu'à ſe montrer le 14 juillet 1789, & tirer l'épée, il ſeroit aujourd'hui ſur le trône: grand prince, ſage légiſlateur, il feroit le bonheur d'un peuple qui le chérit.

Mais Louis-Philippe d'Orléans n'a jamais porté ſi loin ſes vues. Content d'affranchir la nation du joug ſous lequel elle gémiſſoit, content d'aſſurer ſon bonheur & ſa liberté, il n'a voulu d'autre récompenſe pour lui-même, que l'honneur d'avoir ſervi ſa patrie.

Son voyage nouveau en Angleterre, contre qui les ſots ont tant murmuré, n'avoit d'autre

450

motif que celui d'entretenir & d'assurer la bonne intelligence entre les deux Cours ; intelligence si precieuse, si nécessaire dans cet instant où la France, intestinement divisée, n'a pas besoin d'avoir à combattre des ennemis étrangers. C'est encore un nouveau service que ce prince vient de rendre à ses ingrats compatriotes. Rentré dans le sein de sa famille & de la capitale, qu'a-t-il fait? Il est revenu à l'Assemblée Nationale, continuer ses éloquentes motions en faveur du peuple & de la prospérité du royaume.

Ne l'avez vous pas vu, généreux Parisiens, braves confédérés de nos provinces; ne l'avez vous pas vu ce prince bienfaisant, le premier des citoyens, jurer, sur l'autel de la patrie, de soutenir la nouvelle révolution? placé parmi les sages législateurs, les vertueux coopérateurs de notre félicité, ce prince, que le Ciel nous donna dans sa bienveillance, a donné l'exemple de l'égalité & de son patriotisme.

La Nation a regretté que Louis XVI n'ait pas descendu de son trône, pour venir prononcer le serment fédératif. Il l'a bien articulé sous le dais royal; mais la France desiroit qu'il fît le pas, & vint étendre sa main sur l'autel de la patrie, & jurer de faire exécuter les loix de la Nation.

Le duc d'Orléans a signalé son zèle & son attachement à la cause public. Ce prince citoyen mérite notre hommage, notre reconnoissance, c'est à lui, & peut-être à lui seul, que nous devons notre bonheur & notre liberté.

F I N.